



LUXEMBOURG ART WEEK 2020

CATALOGUE LUXEMBOURG ART WEEK 2020

La Galerie Ariane C-Y expose les œuvres de Guillaume Castel, Rosa Maria Unda Souki et William Wright.

UNE FOIRE EN VISITE VIRTUELLE

Après Art Paris en septembre et Galeristes en octobre, nous espérons pouvoir présenter nos artistes à Luxembourg Art Week en novembre. Mais, la pandémie a rendu impossible la tenue physique de la foire. Une version virtuelle et ce catalogue compensent en partie ce manque. La galerie se tient à votre disposition pour tout échange par mail ou téléphone.

La sélection s'articule autour de séries majeures de ces dernières années de Guillaume Castel, Rosa Maria Unda Souki et William Wright. Quelques œuvres montrées pour la première fois viennent compléter cet ensemble centré sur l'espace intime de création.

Paradoxalement, celui de Guillaume Castel est un espace ouvert : la mer. C'est lors de ses plongées qu'il y observe les algues et la manière dont les rayons du soleil se reflètent à leur surface. Revenu à l'atelier, le sculpteur fixe la forme organique dans des matériaux industriels. Il martèle le cuivre, le laiton, l'inox, troue l'acier, plie le métal jusqu'à retrouver la souplesse d'une algue qui ondule dans l'océan. L'artiste présente des œuvres de séries centrales dans son travail comme *Dulse* du monumental jusqu'au tout petit, ainsi que de nouvelles séries comme *Varech* ou *Fil*. La *Laminaria* permet de faire la transition entre les algues ondulantes et celles séchant au soleil.

William Wright quant à lui prolonge sa série des *Studio Pictures*. De ses œuvres émane un silence paisible. La Galerie Ariane C-Y présente une sélection de toiles ainsi qu'une acrylique sur panneau. Partant d'un minuscule dessin, l'artiste anglais explore l'huile, l'acrylique, le fusain, le pastel, la gravure. À chaque support correspond un format, un geste, une étape. Une œuvre est mise de côté, puis reprise, une fois la main enrichie d'expériences parallèles. En résulte une image dense reposant sur quelques traits et peu de couleurs. Sa palette réduite s'assourdit à l'extrême dans sa série de nocturnes, *Night Paintings*.



Rosa Maria Unda Souki, *Commencements 2*, gouache sur papier, 14,8 x 20,9 cm, 2020.

Rosa Maria Unda Souki enfin présente des œuvres peintes depuis son arrivée en France l'année dernière. Bien qu'y ayant déjà vécu, elle décide cette fois-ci de s'y installer définitivement. La série *Sans sol* montre ce nouveau départ. Le sol est laissé brut, sans peinture, les feuilles blanches volent dans l'espace de son atelier : tout est à reconstruire.

Une fois installée, l'artiste a choisi de raconter *Une histoire en cinq actes*. La narration prend place dans sa propre salle de bains. Rosa Maria Unda Souki transforme cette pièce banale de la maison en une pièce extraordinaire où se lisent ses émotions dans une synesthésie colorée.

À cette série pleine d'humour succède deux séries peintes pendant le confinement. Marquée par la claustration, l'artiste se réfugie dans sa maison d'enfance par la peinture. Rosa Maria Unda Souki la peint régulièrement depuis plus d'une décennie. Son exposition personnelle à la Cité internationale des arts prolonge ce thème. L'exposition a été pensée par Anaël Pigeat, commissaire d'exposition. Elle choisit de juxtaposer des œuvres sur papier datant des études de l'artiste et de nouvelles gouaches peintes pour l'occasion. La série *Commencements* en est issue. Elle est présentée en exclusivité au public de la Luxembourg Art Week.

Rosa Maria Unda Souki est lauréate des commissions Arts Visuels de la Cité internationale des arts.



D'AIR ET D'EAU

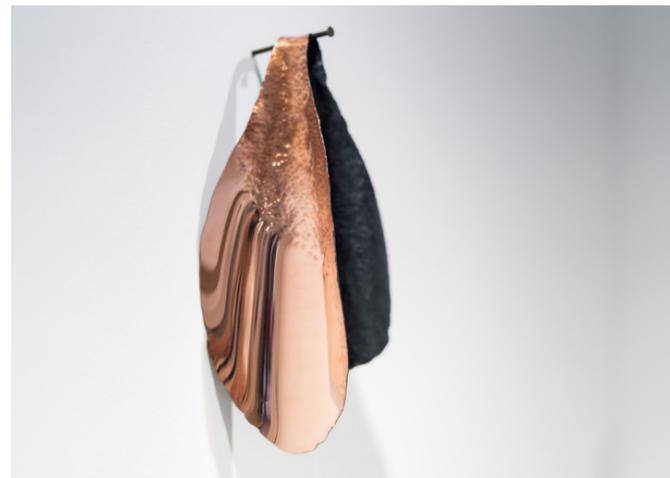
GUILLAUME CASTEL

Guillaume Castel sculpte la forme organique. Passionné par la botanique, il puise dans la nature ses motifs. De cette récolte naît un herbier imaginaire fait de graines, de pétales, d'algues. Depuis deux ans, l'artiste se concentre sur l'univers marin qu'il observe lors de ses plongées.

La sélection de Luxembourg Art Week guide le visiteur dans l'art de Guillaume Castel. Le sculpteur avance par séries explorant les possibles avant de passer à des échelles plus monumentales. Son but est toujours de replacer l'œuvre dans la nature et de la voir jouer avec la lumière, le ciel, la végétation. Il parle lui-même d'Art environnemental.

L'École et espace d'art contemporain Camille Lambert consacre une exposition à Guillaume Castel en 2020 à Juvisy. L'artiste y présente pour la toute première fois sa nouvelle série *Fil*.

La Galerie Ariane C-Y regroupe sur le stand des séries majeures comme *Dulse*, déclinée à différentes échelles, *Laminaria* première œuvre murale à donner l'impression de pesanteur de l'algue séchant au soleil et enfin *Fil*, toute nouvelle série, elle aussi centrée sur l'algue rapportée sur le rivage. Ce catalogue présente aussi des *Varech*, dont la présentation dans la version 3D de la foire n'aurait pas été optimale.



Guillaume Castel, *Laminaria*, cuivre martelé et patiné, 38 x 13 x 14,5 cm, 2019.

L'EEAC Camille Lambert a réalisé une interview de l'artiste à découvrir ici : <https://www.dailymotion.com/video/x7sn95x>

« Lumières

Elle est sur et dans les œuvres. La lumière naturelle varie quand elle traverse l'air ou qu'elle rentre dans l'eau. La lumière est ainsi qualifiée par la matière qu'elle touche, qu'elle traverse ou sur laquelle elle se reflète. Pour Guillaume Castel, c'est la matière qui qualifie la lumière, pas le contraire.

[...]

Séries

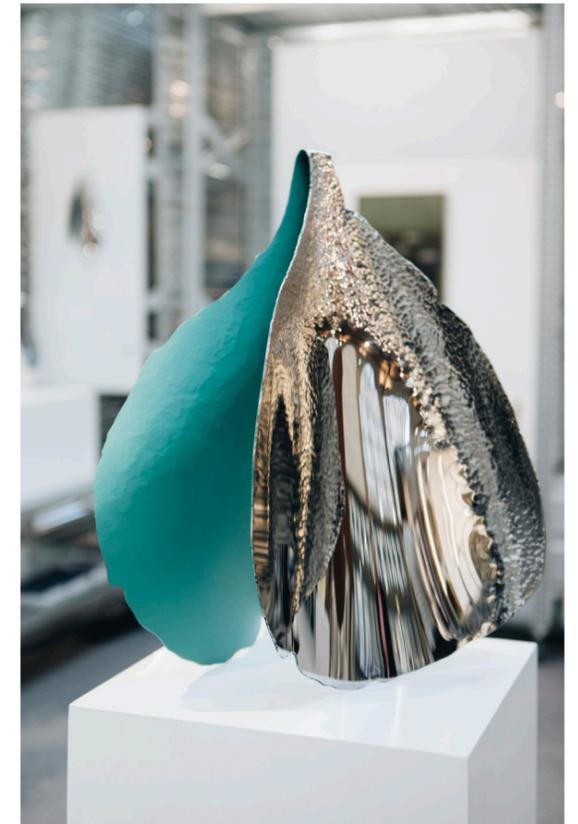
Il procède ainsi, il décline ses pièces par séries. Est-ce pour ne jamais réduire une première intuition, s'assurer d'en explorer les marges ? Il constitue des familles aux mariages métisses, des généalogies improbables, invente des cousins. Mais chaque être est unique.»

Erwan Le Bourdonnec

Février 2020

in *D'air et d'eau*, Guillaume Castel

Catalogue édité par l'Établissement public territorial Grand-Orly Seine Bièvre, 2020.



Guillaume Castel, *Dulse*, inox martelé et laque, 49 x 45 x 31 cm, 2018.

Ci-dessous :

Guillaume Castel, *Fil*, acier laqué et acier zingué, détail, 255 x 98 x 14 cm, 2020.

Vue de l'exposition *D'air et d'eau*, Guillaume Castel, École et espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy, 2020.



DULSE

GUILLAUME CASTEL

Dimensions variables
Acier Corten et laque / Inox martelé et laque /
Laiton martelé et laque

2018 et 2019

La première *Dulse* est présentée à l'exposition *Ex Natura*, en mai 2018 par la Galerie Ariane C-Y.

Comme le nori, la dulse est une algue comestible. Guillaume Castel ne vise pas une reproduction littérale de la plante. Il préfère une évocation poétique. L'artiste choisit tour à tour l'inox, le laiton, le cuivre ou encore l'acier. La surface polie en métal traduit l'aspect luisant d'une algue. Sa profusion et ses ondulations se lisent dans le martelage des faces extérieures. Les faces intérieures sont laquées de bleu-vert, glâz, référence aquatique évidente et signature chromatique de l'artiste. De rares exemplaires existent en laiton et acier Corten ou inox et acier Corten, lisses ou martelés (vendues).

La structure générale reprend les caractéristiques des œuvres de Guillaume Castel. *Dulse* repose à l'équilibre sur ses arêtes. Le caractère autoportant permet des versions monumentales sans socle, posées dans le paysage.

Guillaume Castel souligne l'aspect ludique de cette série. Elle résulte d'un jeu d'assemblage de formes organiques explorées depuis plusieurs années. Elle vient aussi prolonger la série des algues initiée par les *Nori*.

Dulse s'impose déjà comme une série majeure de l'artiste. Guillaume Castel réalise deux versions monumentales en 2019 pour des commandes publiques. Les quatre de ce catalogue sont les seules encore disponibles.



Guillaume Castel, *Dulse*,
acier Corten et laque,
25,5 x 24 x 21 cm, 2019.

N.B. : Les couleurs varient selon la lumière et pour certaines, la photographie ne rend pas la couleur exacte de l'œuvre.



Guillaume Castel, *Dulse*, acier Corten et laque, 139 x 150 x 102 cm, 2019 - 2020.



Guillaume Castel, *Dulse*, inox martelé et laque, 49 x 45 x 31 cm, 2018.
Galerie Ariane C-Y, vue de l'exposition *Glaze - Gláz*, mai 2019.



Guillaume Castel, *Dulse*, laiton martelé, laqué et patiné, 6,7 x 6,3 x 5 cm, 2020.

LAMINARIA

GUILLAUME CASTEL

34,5 x 18 x 11,5 cm / 38 x 13 x 14,5 cm
Inox martelé et patiné / Cuivre martelé et patiné

2018 et 2019

Les premières *Laminaria* ont été présentées à *Galeristes*, pendant l'hiver 2018.

Même si elles reprennent la forme générale d'une *Dulse*, qu'elles suivent de peu, les *Laminaria* se distinguent par leurs silhouettes bien plus allongées. Asymétriques, elles ne sont pas destinées à être posées, mais suspendues. Ce dispositif marque une première chez Guillaume Castel. L'artiste a déjà imaginé des œuvres murales (*Capu*, *Territoire*, *Clap...*), mais ici il joue nettement avec la pesanteur.

L'algue tombe mollement, suspendue à un clou ou une potence. Cet axe fait partie intégrante de l'œuvre et révèle sans sens de lecture.

Le sculpteur mue le métal en une matière organique souple : habile et poétique paradoxe. L'intérieur de la forme est laqué de noir ce qui crée un contraste avec le laiton, le cuivre ou l'inox.

L'extérieur de la forme est laissée en métal poli et martelé. La sculpture capture la lumière. Un jeu de réflexions se déploie dans la pièce. *Laminaria* ondule visuellement à la surface du mur statique.

Il existe deux grandes versions disponibles : une en cuivre, une en inox.



Guillaume Castel, *Laminaria*, inox martelé et patiné, 34,5 x 18 x 11,5 cm, 2018. Galerie Ariane C-Y, vue de l'exposition *Glaze - Glāz*, mai 2019.



Guillaume Castel, *Laminaria*, cuivre martelé et patiné, 38 x 13 x 14,5 cm, 2019. Galerie Ariane C-Y, vues de l'exposition *Glaze - Glāz*, mai 2019.

FIL

GUILLAUME CASTEL

Dimensions variables

Acier lacqué et acier zingué / Acier lacqué, inox, laiton, cuivre

2020

Depuis *Nori*, Guillaume Castel explore le monde végétal sous-marin. L'artiste plonge régulièrement dans l'océan et traduit sa fascination pour les reflets de la lumière solaire à la surface des algues. La série *Laminaria* introduit déjà une idée de pesanteur.

La nouvelle série *Fil* dérive nettement du même jeu avec le métal. Les algues sèchent au soleil, vision à la fois commune et ancestrale sur le littoral.

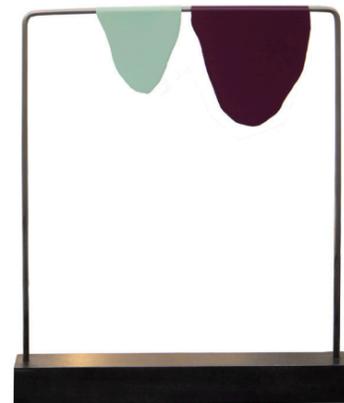
Le sculpteur dispose ainsi des formes métalliques de tailles variées sur un axe horizontal.

Par ailleurs, la série *Fil* partage avec les *Bribes* un certain minimalisme organique. Les contours irréguliers s'associent à une symétrie imparfaite.

L'artiste joue sur les surfaces métalliques, notamment l'acier zingué, qu'il oppose à des couleurs vives, prélevées à la nature. C'est en les juxtaposant qu'il obtient les contrastes qui signent habituellement ses sculptures.

Pour la première fois, il joue avec une multitude de couleurs et d'aspects, donnant au métal une apparence molle qui leurre même le spectateur, tenter d'en toucher la surface pour connaître la matière.

Guillaume Castel a exposé deux versions monumentales à Juvisy en 2020, ainsi que des petites versions murales. L'artiste imagine aussi des exemplaires numérotés sur socle d'acier à poser. Chacun peut choisir parmi les éléments existants.



Guillaume Castel, *Fil*,
acier et acier lacqué,
37,8 x 31,9 x 3,6 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Fil*, acier lacqué et acier zingué, détail, 255 x 98 x 14 cm, 2020.
Vue de l'exposition *D'air et d'eau*, École et espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy, 2020.



Guillaume Castel, *Fil*, acier laqué, inox, laiton, cuivre, 10 x 100 x 8 cm / chaque, 2020.
Vue de l'exposition *D'air et d'eau*, École et espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy, 2020.



Guillaume Castel, *Fil*, acier laqué et acier zingué, 2020.

VARECH

GUILLAUME CASTEL

Dimensions variables
Cuivre martelé et patiné / Laiton martelé et patiné/
Inox martelé et patiné

2018 et 2020

Guillaume Castel crée *Varech* pour l'exposition *Ex Natura* en 2018. Comme *Dulse*, il s'agit alors de l'unique exemplaire d'une nouvelle série.

Algue comestible ou utilisée comme engrais, le varech appartient à l'univers breton de l'artiste. Il se ramasse sur les plages. Avec *Nori* et *Dulse*, *Varech* reprend le motif de l'algue ondulante.

L'œuvre n'« a pas de sens » selon l'artiste lui-même. Elle se pose et se lit de diverses manières. Les angles de vue possibles se multiplient et donnent à la sculpture un mouvement organique. Comme pour *Samare*, Guillaume Castel enclot la vie et son mouvement dans le métal inerte et figé.

L'artiste martelle la feuille de laiton, d'inox ou de cuivre, découpée à la main. Il en patine l'extérieur. Le noir profond contraste avec la préciosité du métal. Un jeu de lumière anime la surface intérieure de l'œuvre à la fois cachée et subtilement révélée.

Guillaume Castel ajoute ainsi un nouveau spécimen à son herbier de métal et de bois. Il cite son pays natal à la frontière entre la terre et la mer, posé en équilibre au creux de la baie de Morlaix.

La Galerie Ariane C-Y présente de nouvelles *Varech*. Reposant désormais sur deux lobes, elles se déclinent en inox, en cuivre et en laiton.



Guillaume Castel, *Varech*,
laiton martelé et patiné,
11 x 11 x 10,2 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Varech*, laiton martelé et patiné, 16,7 x 20,3 x 16 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Varech*, laiton martelé et patiné, 19,6 x 14,5 x 19 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Varech*, inox martelé et patiné, 12,1 x 15 x 12 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Varech*, inox martelé, laqué et patiné, 9,2 x 9,7 x 8,7 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Varech*, cuivre martelé, laqué et patiné, 7,3 x 9 x 11 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Varech*, laiton martelé, laqué et patiné, 9 x 9 x 9 cm, 2020.

En haut : Guillaume Castel, *Varech*, laiton martelé et patiné, 5,5 x 8,2 x 8 cm, 2020.
En bas : Guillaume Castel, *Varech*, laiton martelé et patiné, 4,4 x 7,6 x 7,4 cm, 2020.

SANS SOL

ROSA MARIA UNDA SOUKI

Rosa Maria Unda Souki s'installe en France au printemps 2019. Elle y a déjà vécu, pourtant cette étape marque un nouveau départ. À peine arrivée, elle décroche coup sur coup deux résidences : une pour l'été 2019 au Couvent des Récollets à Paris et l'autre pour 2020 à la Cité internationale des arts, à Paris toujours.

La série *Sans sol* montre l'atelier de la peintre au Couvent des Récollets. Elle se distingue des précédentes séries par son support : un bois clair. Pour sa série sur la maison de Frida Khalo, Rosa Maria Unda Souki a fait évoluer son style. Les lignes s'affinent et les détails se multiplient. La surface lisse du bois lui permet d'accentuer encore cette délicatesse. L'artiste reprend aussi la spontanéité de composition qui a marqué sa série sur la maison andalouse de Federico Lorca. Elle puise ainsi à ses deux séries majeures et y ajoute un travail autour du vide : le sol est laissé en bois brut, sans huile. Sa toute première résidence se lit ainsi comme une page blanche à remplir et habiter.

Rosa Maria Unda Souki peint des intérieurs chargés de présence. La narration portée par ses œuvres exprime un travail de mémoire et ici une introspection. L'exercice de la peinture suppose un temps de silence et de solitude pour l'artiste. Or c'est exactement ce qu'offre une résidence artistique : un temps suspendu, dans un nouvel espace.

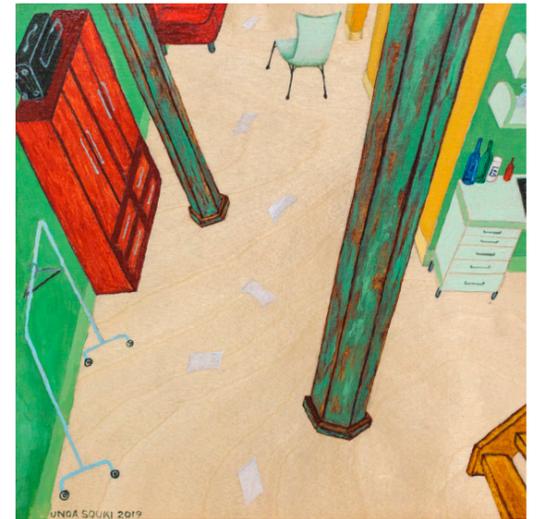
Néanmoins, Rosa Maria Unda Souki se trouve face à un paradoxe lors de sa résidence. Il lui faut créer une intimité dans un lieu qui l'accueille de manière temporaire et qui n'est pas chez elle. La série *Sans sol* donne à voir cette intimité éphémère entièrement dédiée à son art. Crayon, gomme, pinceaux, rouleaux de papier et tubes de peinture voisinent avec l'ordinateur et des pages blanches chiffonnées en boule par terre ou comme en suspension.

Car la série *Sans sol*, série peinte, annonce un autre projet de l'artiste : un livre entre réel et fiction sur les années consacrées à la maison de Frida Khalo entre 2012 et 2017 (à paraître aux éditions Zulma). La peinture se mue cette fois en une étape dans le processus d'écriture. Rosa Maria Unda Souki lie étroitement ces deux procédés narratifs. La nouvelle série annonce le contenu du livre.

Certains détails se retrouvent de manière récurrente dans la nouvelle série. La valise par exemple affiche le caractère transitoire du lieu. Le paquet de cigarettes, le sac à main ou les clés traduisent le côté prosaïque de la routine quotidienne. Quelques vêtements reposent sur le canapé comme témoins du corps de l'artiste. Les sandales se chargent d'une symbolique. Rosa Maria Unda Souki y évoque la sagesse des pieds qui savent où aller et qu'il convient d'écouter et de suivre.

Les objets et les murs déterminent ici un espace privé de sol. Celui-ci est laissé vide. Les veines du bois animent quelque peu cette vaste surface centrale. Rosa Maria Unda Souki évoque par ce procédé un nouveau départ à la fois choisi et subi. Il est la conséquence d'un exil imposé. L'artiste est née au Vénézuéla et y a vécu toute sa jeunesse. Brésilienne par sa mère, elle poursuit ses études à Belo Horizonte (Brésil). Mais le retour dans son pays natal semble aujourd'hui impossible. L'exposition *Expropriation* au Palais de Tokyo braquait les regards sur cette situation intenable. La maison familiale a été expropriée par le gouvernement. Rosa Maria Unda Souki évoque cette fois l'exil de manière moins directe. Son langage poétique s'oppose à la violence qui touche sa famille proche. L'absence de couleur témoigne silencieusement de cet exil imposé.

Seules deux œuvres de la série, une petite version (*Sans sol III* ci-contre) et la plus grande, sont encore disponibles.



Rosa Maria Unda Souki, *Sans sol III*, huile sur bois, 20 x 20 cm, 2020 (disponible).
Ci-dessous : Rosa Maria Unda Souki, *Sans sol I à IX*, huiles sur bois, 20 x 20 cm/chaque, 2020.



SANS SOL

ROSA MARIA UNDA-SOUKI

100 x 100 cm / 40 x 40 cm / 20 x 20 cm
Huile sur bois

2019



Rosa Maria Unda-Souki, *Sans sol XI* (détail), huile sur bois, 100 x 100 cm, 2019.



Rosa Maria Unda-Souki, *Sans sol XI*, huile sur bois, 100 x 100 cm, 2019.

UNE HISTOIRE EN CINQ ACTES

ROSA MARIA UNDA SOUKI

«La salle de bain est l'ultime espace intime, l'ultime espace privé de notre chez nous.

Peut-être l'un des endroits le plus propices à la mise en relation avec nous même et avec les émotions et les états d'esprit qui nous traversent : nos peurs, nos rages, nos frustrations, nos chagrins et blessures, nos pensées, nos doutes, nos besoins, nos désirs, et finalement notre vulnérabilité. Prendre un bain c'est être en contact avec tout cela à travers le soin de notre corps, dans le silence, la solitude et la discrétion de ce minuscule espace privé.

Quotidiennement on passe par différents situations, différents émotions, et c'est dans la salle de bain où on se confronte avec l'agenda du jour passé ou l'agenda du jour à venir. C'est le lieu où on est en face avec nous mêmes soit pour nous préparer avant de retrouver l'extérieur, soit pour nous reconforter de ce qu'on a trouvé à l'extérieur.

On est infiniment seul dans une salle de bain, et pourtant, on est traversé par toutes les scènes du jour ou de la semaine ou de nos vies. On est accompagnée par nos pensées, par nos fantômes, par les présences que nous chérissons ou qui nous effraient.

Un espace complètement ordinaire qui prend une tournure extraordinaire. C'était cette dimension intime et personnelle que j'ai voulu peindre. Le thème est vaste et riche, mais j'ai choisi cinq états d'esprit pour cette série de cinq tableaux. J'ai aussi choisi le même angle pour tous les tableaux, mais ce lieu se révèle différemment selon ce que nous traversons.

La salle de bain devient donc un terrain d'expression où chaque objet, sa disposition ou sa mise en scène traduit un état d'esprit. Chaque objet est un élément narrateur d'une histoire émotionnelle et personnelle.

L'eau qui jaillit ou qui remplit la baignoire ou l'évier, devient l'un des principaux éléments narratifs et poétiques qui racontent aussi cette histoire.

Une histoire et un lieu où l'on retrouve l'instant, le passé et le devenir regroupés. Où l'on trouve tous les temps verbaux sur le même plan : ce que je fais, ce que j'ai fait, ce que je ferai, ce que je ferais.»

Rosa Maria Unda Souki

La Galerie Ariane C-Y présente la nouvelle série de Rosa Maria Unda Souki, *Une histoire en cinq actes*. Celle-ci prend une intensité inattendue après l'expérience du confinement.

L'artiste met sa vie en scène dans le huis clos de sa salle de bains. À chaque état d'âme correspond une gamme colorée. Cette synesthésie couleurs-émotions s'impose d'emblée. Puis l'œil découvre une foule de détails, propres à chaque situation. Enfin, quelques éléments permettent la circulation du regard d'une huile à l'autre, juxtaposant en un instant des réactions multiples et parfois opposées.

Une histoire en cinq actes condense l'art de Rosa Maria Unda Souki. L'artiste raconte une histoire profondément humaine et sensible. Elle en témoigne en même temps qu'elle la fixe. Le titre contient toute la théâtralité de la série où les accessoires tiennent le rôle principal.



L'amour que nous faisons ou Quand on se désire

*La rage (vendue) / Pas d'attentes
La guérison / Quand l'humour nous sauve*
Huiles sur fibre de bois, 54 x 65 cm, 2020.



L'AMOUR QUE NOUS FAISONS QUAND ON SE DÉSIRE

ROSA MARIA UNDA SOUKI

54 x 65 cm
Huile sur panneau

2020

«La salle de bain se révèle
comme un corps plein de
sensualité, liquide. C'est la
peau, c'est l'instant préalable
à l'amour, c'est la préparation,
c'est le plaisir rêvé, anticipé.

«Une énergie vitale et en
même temps contenue, cette
contention si fondamentale au
langage érotique.»

Rosa Maria Unda Souki



Rosa Maria Unda Souki, *L'amour que nous faisons* ou *Quand on se désire*,
détails, huile sur panneau, 54 x 65 cm, 2020.



Rosa Maria Unda Souki, *L'amour que nous faisons* ou *Quand on se désire*, huile sur panneau, 54 x 65 cm, 2020.

PAS D'ATTENTES

ROSA MARIA UNDA SOUKI

54 x 65 cm
Huile sur panneau

2020

«Il s'agit d'un épuisement silencieux et mélancolique, une suspension, un arrêt forcé. Le vide est devant nous et dedans nous. Il n'y a plus d'énergie, il n'y a plus de vitalité.»

La tristesse profonde est une espèce de mort. Dans ce silence, dans cette lassitude, dans cet abandon, un rai de lumière arrive d'un point invisible, peut être l'espoir d'une résurrection.»

Rosa Maria Unda Souki



Rosa Maria Unda Souki, *Pas d'attentes*, détails, huile sur panneau, 54 x 65 cm, 2020.



Rosa Maria Unda Souki, *Pas d'attentes*, huile sur panneau, 54 x 65 cm, 2020.

LA GUÉRISON

ROSA MARIA UNDA SOUKI

54 x 65 cm
Huile sur panneau

2020

«Le quatrième tableau est un tableau presque chirurgical.

C'est une évidence, on a tous des blessures. Il y a des gens qui les cachent, des autres et d'eux-mêmes, des gens qui leur font face, des gens qui crient ou pleurent de douleur pendant des années, des gens qui montrent impudiquement ces plaies comme s'il s'agissait de médailles, des signes d'échecs irréversibles.

Et il y a aussi des gens qui les traitent dans l'intime, en privé, qui les soignent, qui pratiquent une espèce de chirurgie quand ils les diagnostiquent, quand cela s'avère nécessaire, et qu'ils sont prêts. Personne ne sait d'avantage comment traiter ses blessures.

On est tous des apprentis docteurs, sans aucune certitude. On ne découvre comment traiter ses blessures qu'au fur et mesure qu'on vit. On vit au fur et mesure qu'on les guérit.»

Rosa Maria Unda Souki



Rosa Maria Unda Souki, *La guérison*, détails, huile sur panneau, 54 x 65 cm, 2020.



Rosa Maria Unda Souki, *La guérison*, huile sur panneau, 54 x 65 cm, 2020.

COMMENCEMENTS

ROSA MARIA UNDA SOUKI

Depuis son retour en France il y a un peu plus d'un an, Rosa Maria Unda Souki enchaîne les résidences. D'abord au Couvent des Récollets, près de la Gare de l'Est à Paris, puis à la Cité internationale des arts dans un atelier à Montmartre, puis à l'Hôtel de Ville. C'est sur ce deuxième site que la Cité lui propose d'organiser une exposition personnelle. L'exposition est actuellement « confinée » à Paris, elle avait ouvert quelques jours avant le début du confinement.

L'artiste propose à Anaël Pigeat d'en assurer le commissariat. La critique d'art et journaliste française retrouve avec enthousiasme le travail de Rosa Maria Unda Souki découverte en 2011 à l'occasion du Salon de Montrouge. Elle choisit de présenter sur un même axe des oeuvres sur papier datant pour la plus ancienne de 1994. Les vues d'intérieurs de la peintre s'alignent chronologiquement et aboutissent à une nouvelle série de gouaches sur papier. Leur titre, *Commencements*, reprend celui de l'exposition. Les œuvres de jeunesse se construisent déjà autour de la perspective plongeante. La peintre l'utilise comme le ferait un réalisateur avec sa caméra. Elle nous permet de traverser l'espace statique reconstruit par la peinture.



Vue du catalogue de l'exposition *Rosa Maria Unda Souki Commencements*, commissariat : Anaël Pigeat, à la Cité internationale des arts, Paris, octobre - novembre 2020.

La reconstruction mentale s'avère en effet nécessaire, puisque l'artiste représente dans cette série la maison familiale. Or cette maison a été expropriée par le gouvernement vénézuélien. L'exil ici implique une impossibilité de retour.

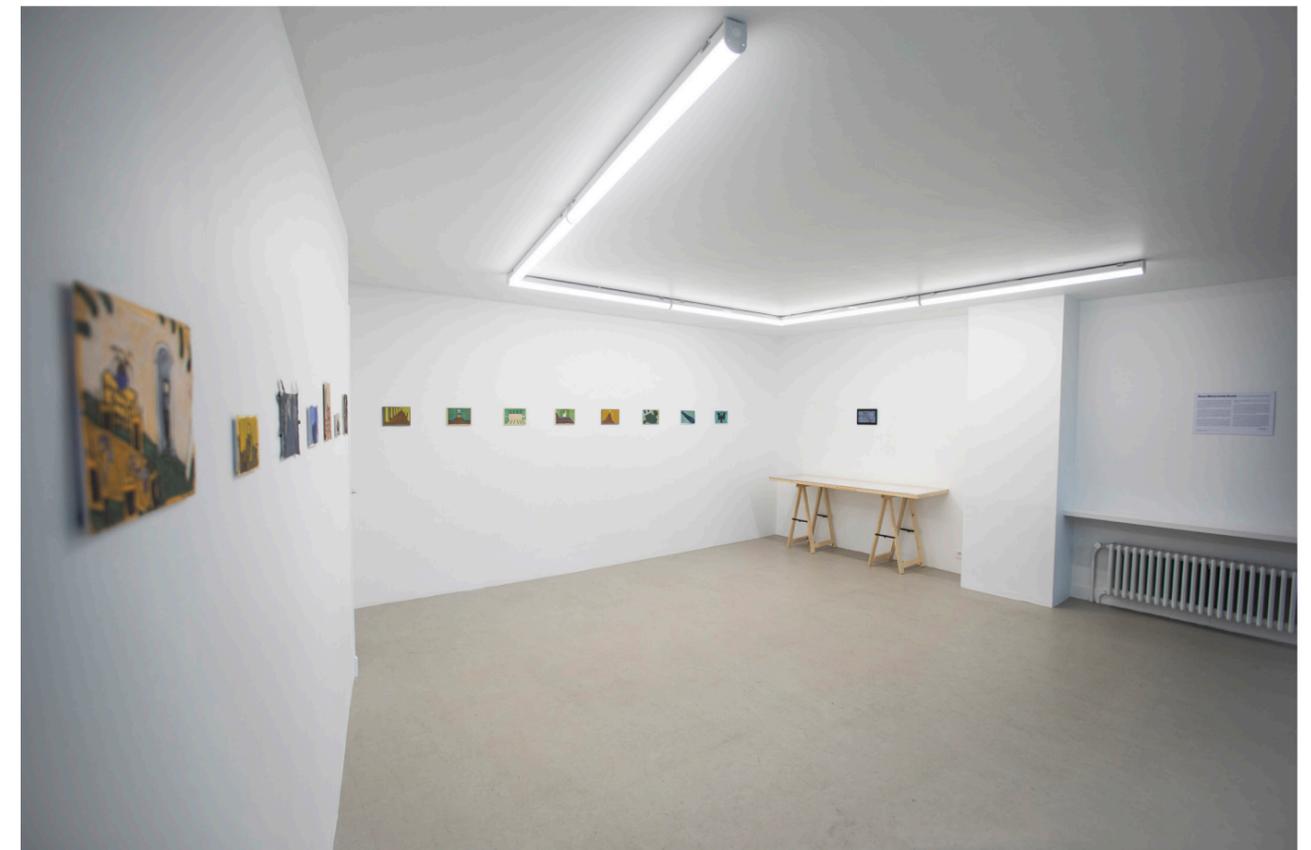
La maison, obsession picturale de Rosa Maria Unda Souki, s'envisage pour elle comme l'espace perdu où sont enclos les souvenirs de la vie familiale. Ce sont avant tout des lieux de vie, marqués par la présence de ceux qui les ont habités. Le dénuement de cette série, quasi vide de meuble et d'objet, braque cette fois le regard sur la maison elle-même.

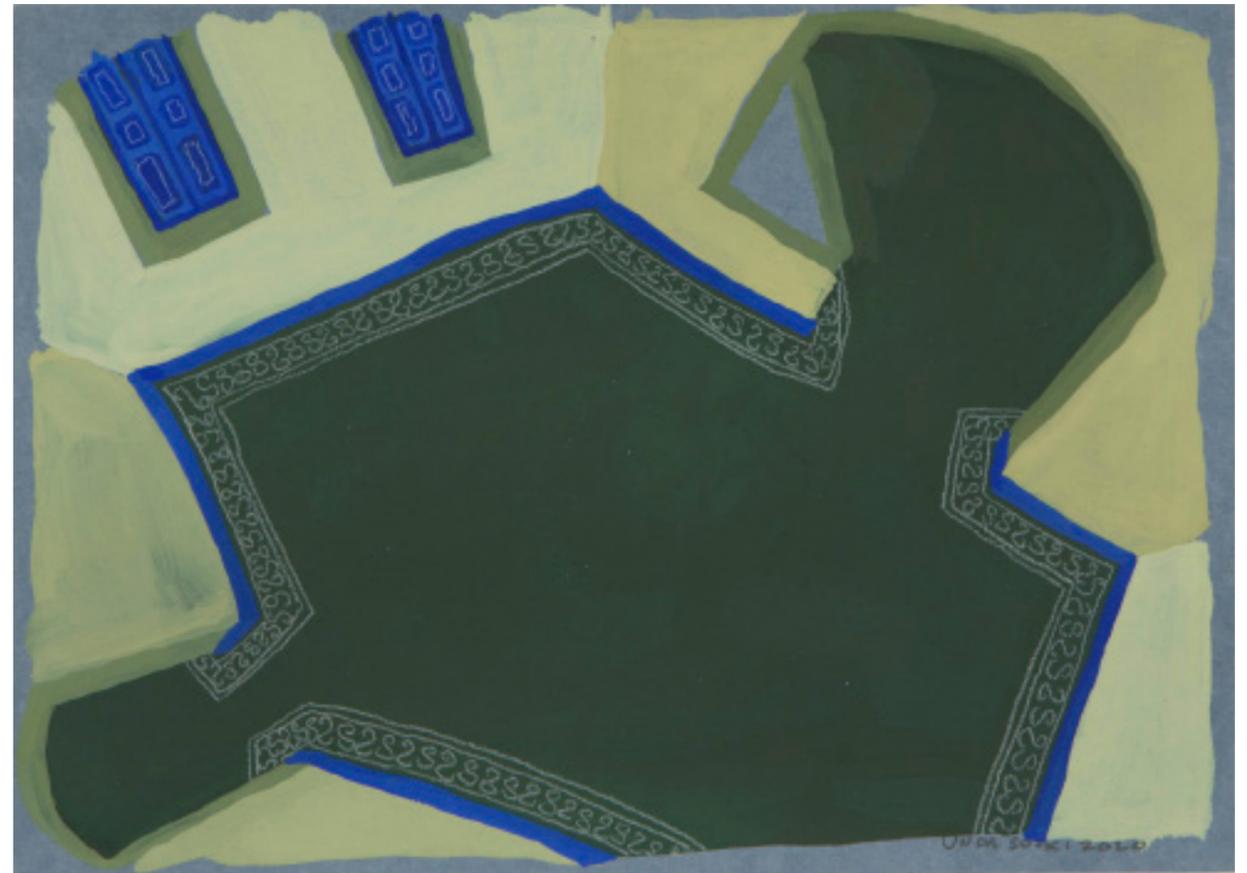
L'artiste avait déjà peint cette maison vide lors d'une série d'huiles sur bois réalisée pendant le premier confinement : *Tablitas para no olvidar*. Sa palette y apparaissait nettement assourdie, comme atténuée par le choc de la claustration. Cette fois-ci, le vide de la maison contraste avec la joie des couleurs vives et saturées associées à de larges réserves laissant apparaître le papier tour à tour crème, brun ou gris-bleu. La série se lit comme une véritable déambulation entre les pièces ouvertes et les différents patios intérieurs de la maison. Une ode d'amour et de vie à ce lieu premier, étalon de tous les autres, mais à jamais perdu.



Rosa Maria Unda Souki, *Commencements 1*, gouache sur papier, 14,8 x 20,9 cm, 2020.

Vue de l'exposition *Rosa Maria Unda Souki Commencements*, commissariat : Anaël Pigeat, à la Cité internationale des arts, Paris, octobre - novembre 2020.





Rosa Maria Unda Souki, *Commencements 1 et 2*, gouaches sur papier, 14,8 x 20,9 cm, 2020.

Rosa Maria Unda Souki, *Commencements 4 et 6*, gouaches sur papier, 14,8 x 20,9 cm, 2020.



Rosa Maria Unda Souki, *Commencements 7 et 8*, gouaches sur papier, 14,8 x 20,9 cm, 2020.

Rosa Maria Unda Souki, *Commencements 9 et 10*, gouaches sur papier, 14,8 x 20,9 cm, 2020.



Rosa Maria Unda Souki, *Commencements 11 et 13*, gouaches sur papier, 14,8 x 20,9 cm, 2020.

Rosa Maria Unda Souki, *Commencements 14 et 15*, gouaches sur papier, 14,8 x 20,9 cm, 2020.

STUDIO PICTURES

WILLIAM WRIGHT

Les sujets des œuvres de William Wright sont fortement ancrés dans son quotidien. La vie de l'atelier y tient une place prépondérante comme l'illustrent les œuvres de la série des *Studio Pictures*. L'attirail du peintre, ses meubles, ses objets, témoignent d'un lieu sanctuarisé.

Néanmoins certains motifs s'avèrent imaginaires. Quelques détails n'existent pas dans l'atelier, comme la lampe de *Tabletop with lamp* ou le crâne de *Still Life with Skull, Jug and Book*. Ce motif de Vanité résonne particulièrement depuis le début de la pandémie, même si l'œuvre agrandit une petite acrylique peinte bien avant, entre 2007 et 2020.

Cette chronologie étendue illustre la manière de travailler du peintre. Il superpose parfois les motifs sur un même support avant de se fixer sur celui définitif qu'il peindra pendant de longs mois ou même des années. Au fur et à mesure, il ne peint plus l'objet observé, mais son souvenir. La composition s'épure à quelques traits de contours appuyés, tandis que la palette se concentre sur des couleurs sourdes. En résulte une image dense à la touche mate et vibrante. William Wright nous dévoile ainsi la vie silencieuse de l'atelier, loin du tumulte londonien.



William Wright, *Still Life with Skull, Jug and Book*, acrylique sur panneau de plâtre, 45 x 35 cm, 2020.

« L'idée d'un atelier d'artiste comme sanctuaire privé est peut-être une notion romantique.

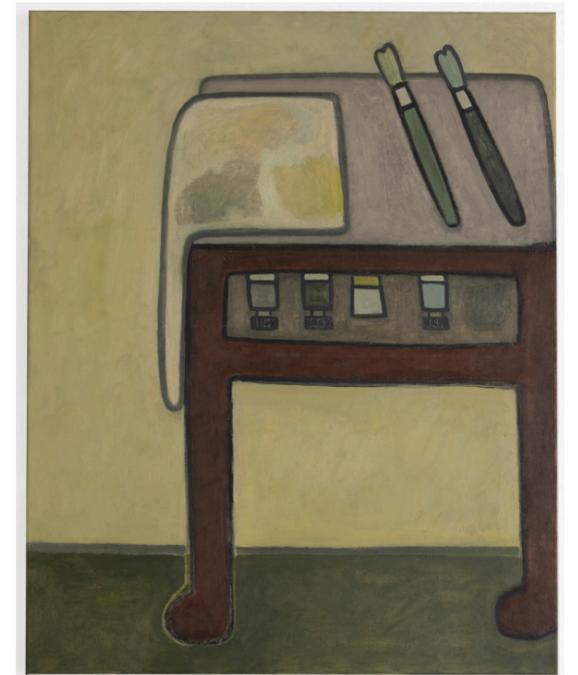
Un endroit pour penser et contempler, méditer même.

À travers une routine répétitive et ritualisée, je m'efforce d'atteindre quelque chose de profond dans ses termes les plus simples.

Ces images de l'attirail du peintre qu'elles soient réelles ou fictives concentrent en elles ce processus.

Cet acte volatile du faire et l'espace de l'atelier comme lieu de possibilités et de rencontres infinies. »

William Wright, Londres, 2018



William Wright, *Studio Trolley*, huile sur toile, 76 x 61 cm, 2018 - 2020.

William Wright, *Tabletop with Lamp*, huile sur toile, 40,5 x 51 cm, 2018 - 2020.



STILL LIFE WITH SKULL, JUG AND BOOK

WILLIAM WRIGHT

45 x 35 cm
Acrylique sur panneau de plâtre

2020



William Wright, *Still Life with Skull, Jug and Book*, détail, acrylique sur panneau de plâtre, 45 x 35 cm, 2020.



William Wright, *Still Life with Skull, Jug and Book*, acrylique sur panneau de plâtre, 45 x 35 cm, 2020.

STUDIO TROLLEY

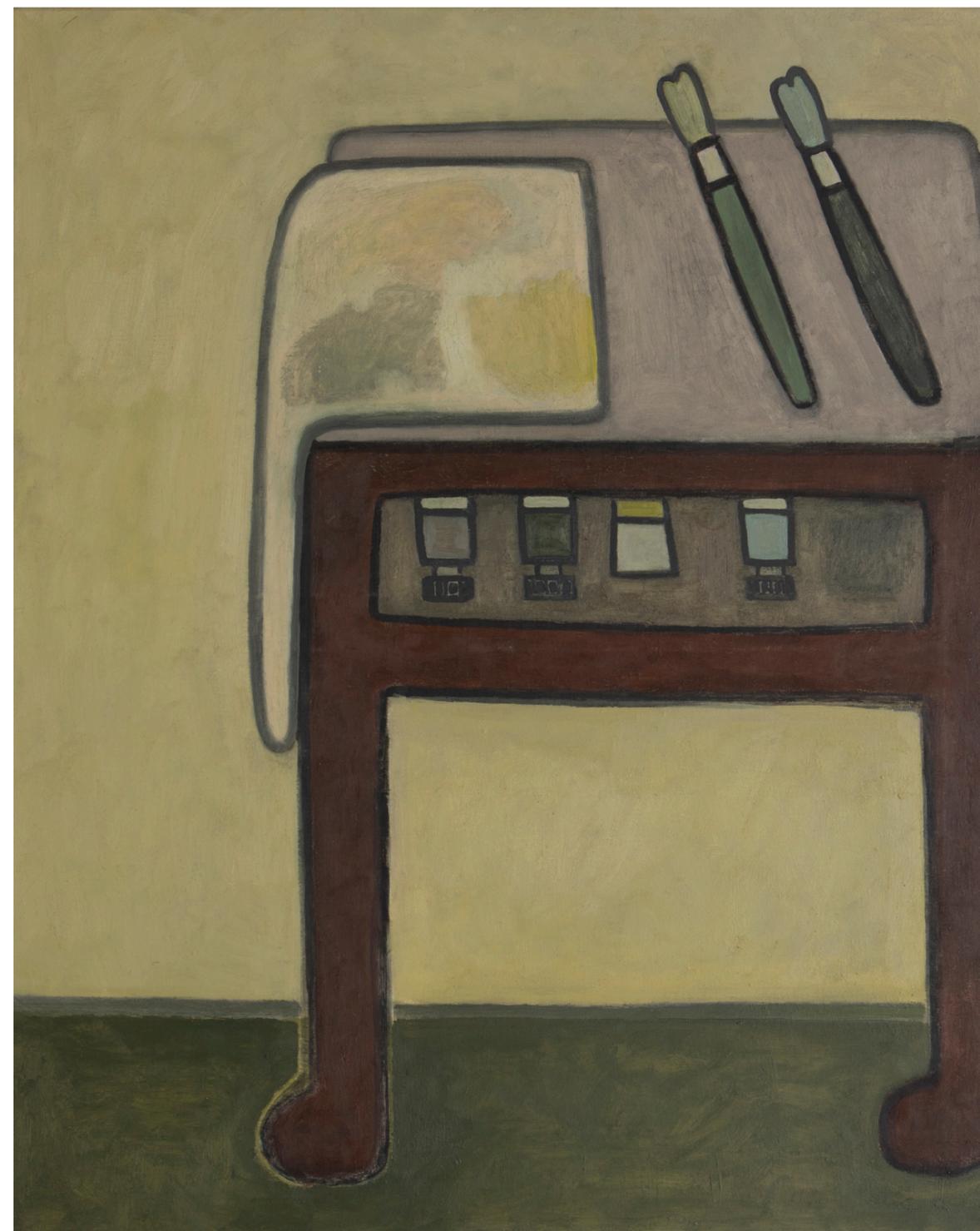
WILLIAM WRIGHT

76 x 61 cm
Huile sur toile

2018 - 2020



William Wright, *Studio Trolley*, détail, huile sur toile, 76 x 61 cm, 2018-2020.



William Wright, *Studio Trolley*, huile sur toile, 76 x 61 cm, 2018 - 2020.

TABLETOP WITH LAMP

WILLIAM WRIGHT

40,5 x 51 cm
Huile sur toile

2018 - 2020



William Wright, *Tabletop with Lamp*, détail, huile sur toile, 40,5 x 51 cm, 2018 - 2020.



William Wright, *Tabletop with Lamp*, huile sur toile, 40,5 x 51 cm, 2018 - 2020.



CANVASES

WILLIAM WRIGHT

40,5 x 30,5 cm
Huile sur toile

2018 - 2020



William Wright, *Canvases*, détail,
huile sur toile, 40,5 x 30,5 cm,
2018 - 2020.



William Wright, *Canvases*, huile sur toile, 40,5 x 30,5 cm, 2018 - 2020.

BRUSHES (NIGHT)

WILLIAM WRIGHT

40,5 x 30,5 cm
Huile sur toile

2018 - 2019



William Wright, *Brushes (Night)*,
détail, huile sur toile, 40,5 x 30,5 cm,
2018 - 2019.



William Wright, *Brushes (Night)*, huile sur toile, 40,5 x 30,5 cm, 2018 - 2019.

NOTEBOOK

WILLIAM WRIGHT

25,5 x 30,5 cm
Huile sur toile

2017 - 2018



William Wright, *Notebook*, détail,
huile sur toile, 25,5 x 30,5 cm,
2017 - 2018.



William Wright, *Notebook*, huile sur toile, 25,5 x 30,5 cm, 2017 - 2018.

NIGHT PAINTINGS

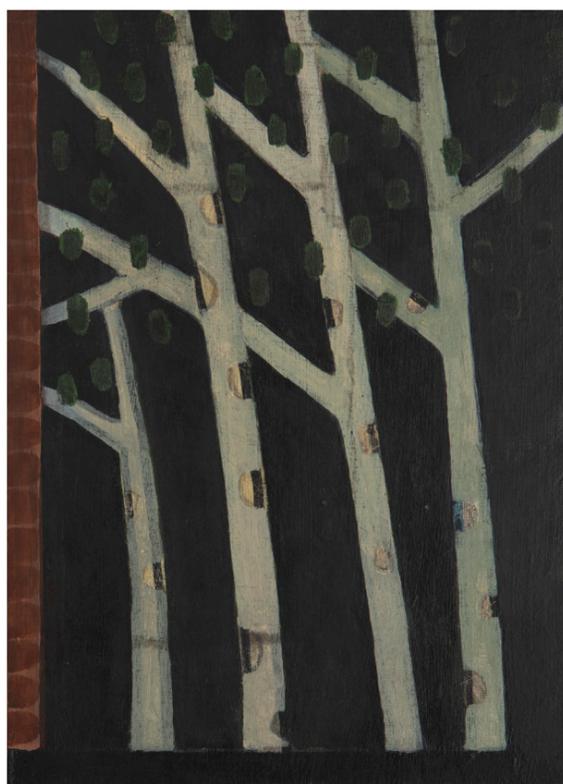
WILLIAM WRIGHT

William Wright livre une série de vues nocturnes. Leur atmosphère plus sombre s'explique par sa routine de travail : l'artiste britannique dessine et peint souvent la nuit. Comme à son habitude, il a peint chacune de ses œuvres sur plusieurs années. Le choix de les réunir ici dépasse donc le simple thème pictural. William Wright y exprime aussi son état d'esprit en ces temps de pandémie.

Depuis plusieurs années, la série des *Studio Pictures* nous invite à entrer dans la routine créative du peintre. Les objets de l'atelier y apparaissent dessinés, peints ou gravés. Quelques vues de l'atelier s'attardent sur des détails du quotidien : un vol d'oiseaux, un renard, des nuages. William Wright y saisit des instants fugitifs, plus que des vues urbaines. Il est comme frappé de myopie, concentré dans l'atelier.

Les acryliques présentées à Galeristes ouvrent la vue et dévoilent un paysage urbain. Elles s'étendent à des lieux plus intimes. La vue de *Window (Branches)* est celle de sa chambre dans la maison de sa mère. *Window (Mackenzie Road)* ou *Window (Rooftops)* donnent à voir Londres où l'artiste vit depuis ses études.

Trois *Night Paintings* sont disponibles, des acryliques sur panneau ou sur panneau préparé au plâtre.



William Wright, *Window (Branches)*, acrylique sur panneau, 30 x 22 cm, 2018 - 2020.

"The night paintings are connected by a simple pictorial device, the view from a window.

The places depicted are real but exist for me either as a memory or through a simplified, distorted perspective.

The absence of colour heightens awareness of tone and surface. All unnecessary detail has been removed or buried.

I often work at night. Things tend to happen at a different pace without distractions.

Hopefully some of those unhurried, nocturnal meanderings have invested the work with a particular emotional atmosphere."

William Wright, Londres, 2018



William Wright, *Window (Mackenzie Road)*, acrylique sur panneau de plâtre, 30 x 22 cm, 2019 - 2020.

Night Paintings, vue de la foire Galeristes, Galerie Ariane C-Y, octobre 2020.



WINDOW (BRANCHES)

WILLIAM WRIGHT

30 x 22 cm
Acrylique sur panneau

2018 - 2020

Quatre troncs d'arbres se détachent dans la nuit. Le cadrage est serré, bloqué par le bord de la fenêtre en partie basse et un mur de briques sur un des côtés.

Une certaine pudeur émane des œuvres de William Wright. Il nous laisse entrer dans l'atelier, nous permet d'entrevoir sa routine, décrit les objets de son quotidien ou des moments fugaces. Mais il est très rare que l'artiste puise un sujet directement dans son histoire personnelle.

Or c'est le cas de *Window (Branches)*. L'artiste y évoque la vue depuis sa chambre dans la maison de sa mère. Deux temps distincts se mêlent dans cette acrylique.

Celui de l'enfance, des souvenirs lointains, se confronte à celui de l'adulte. William Wright fixe ce sujet au moment de la mort de sa mère alors qu'il est de retour dans la maison familiale.

Window (Branches) se lit comme un hommage, le souvenir peint de sa vie d'enfant avec sa mère. Là-encore, la pudeur domine. Une mélancolie retenue explique le choix de la vue nocturne.

La palette sourde et restreinte, ainsi que la composition épurée densifient l'œuvre et concourent à faire de *Window (Branches)* une œuvre éminemment intime et forte de William Wright.



William Wright,
Window (Branches), détail,
acrylique sur panneau,
30 x 22 cm, 2018 - 2020.



William Wright, *Window (Branches)*, acrylique sur panneau, 30 x 22 cm, 2018 - 2020.

WINDOW (ROOFTOPS)

WILLIAM WRIGHT

22 x 30 cm
Acrylique sur panneau

2018 - 2020

De la fumée s'échappe de deux cheminées de briques. Le vent la pousse. Les toits de deux maisons apparaissent dans la nuit profonde. La vue est bloquée de part et d'autre : par le bord d'une fenêtre à gauche et un mur de briques à droite.

William Wright place ainsi le spectateur directement dans la maison d'en face. *Window (Rooftops)* évoque la vue que l'artiste avait depuis chez lui.

Comme à son habitude, l'artiste ne cherche pas à retranscrire l'architecture ou le paysage avec exactitude. Il retranscrit cette vue de mémoire après l'avoir si souvent observée. C'est le souvenir de cette vue qui est peint.

Seuls les toits dépassent et pourtant, il s'en dégage toutes les caractéristiques des maisons londoniennes.

William Wright peint souvent des toits comme la métaphore d'une ville toute entière. Il en saisit l'architecture dominante en quelques caractères forts. Un pastel de toits zingués au profil haussmanniens suffit à décrire Paris. Ici, c'est le tissu urbain fait de petites maisons individuelles en briques qui évoque Londres.

La vie est présente, la fumée des cheminées laisse imaginer une vie familiale dans chaque maison. Mais comme toujours chez William Wright, la poésie du quotidien ne se dévoile qu'à celui qui contemple.



William Wright, *Window (Rooftops)*, détail, acrylique sur panneau, 22 x 30 cm, 2018 - 2020.



William Wright, *Window (Rooftops)*, acrylique sur panneau, 22 x 30 cm, 2018 - 2020.

WINDOW (MACKENZIE ROAD)

WILLIAM WRIGHT

30 x 22 cm
Acrylique sur panneau de plâtre

2019 - 2020

Window (Mackenzie Road) frappe par la sobriété de sa composition. Le bord de fenêtre forme un cadre axé à gauche et place le spectateur dans une pièce sombre. Le mur de briques de la maison dépasse en saillie, motif récurrent chez l'artiste.

À l'extérieur, le paysage urbain s'étage en strates : le parking devant la maison, la route de bitume, un mur en briques et l'amorce d'un tronc d'arbre.

William Wright peint ici sur panneau de plâtre. La surface irrégulière et veloutée donne à la touche une vibration au sein des vastes aplats géométriques. En résulte une image très sombre qui s'anime pourtant à mesure qu'on l'observe.

L'artiste sort de l'atelier pour livrer un sujet très personnel : la vue depuis l'une des maisons qu'il a habité. Comme à son habitude, il se contente de mentionner l'adresse, sans référence personnelle.

Le titre évoque les adresses égrénées dans ses toiles, ses dessins et gravures. Elles sont le plus souvent associées à l'atelier ou au lieu de vie d'un artiste : *87 Hackford Road* pour Van Gogh, *Quai Saint-Michel* pour Matisse, *Boisgeloup* pour Picasso, etc.

Window (Mackenzie Road) inscrit William Wright dans la continuité de ces grands maîtres, clin d'œil subtil à la grande Histoire de l'art.



William Wright, *Window (Mackenzie Road)*, détail, acrylique sur panneau de plâtre, 30 x 22 cm, 2019 - 2020.



William Wright, *Window (Mackenzie Road)*, acrylique sur panneau de plâtre, 30 x 22 cm, 2019 - 2020.

Retrouvez les actualités et les œuvres des artistes sur le site de la galerie :

www.arianecy.com

Suivez-nous sur les réseaux sociaux :



Ce catalogue a été conçu et réalisé par la Galerie Ariane C-Y.

Tous droits réservés à la Galerie Ariane C-Y.

© Textes et conception graphique : Ariane C-Y.

Crédits photos :

- Galerie Ariane C-Y et artistes

- Clara Ferrand

- Pierre Mouton

- Laurent Ardhuin, avec l'aimable autorisation de l'EEAC Camille Lambert, Juvisy.